



Mon Caractère Impartial

我的平等性格

Mieux connaître le Bouddhisme ①④

(法文版)

Par le Vénérable Maître Hsing Yun
Traduit par Le-Binh Tran et Claude Merny

© 2019 Fo Guang Shan
International Translation Center

Tous droits réservés

Par le Vénérable Maître Hsing Yun

Traduction
Le-Binh Tran
Claude Merny

Graphisme de la couverture
Yin Chiu

Table of Contents

L'égalité dans le monde, c'est que chacun exerce son utilité	3
Il faut respecter toutes les vies, car tous les êtres du dharmadhatu sont égaux	5
Au sens large, toutes les vies de l'univers coexistent	8
Pour accomplir la Voie bouddhique, il n'y a pas de différence entre homme et femme	10
Le respect vient du cœur, non à cause du genre	13
Les bhiksunis ont écrit une nouvelle page dans l'Histoire de la propagation du bouddhisme	15
Patriotes et protectrices du bouddhisme, les femmes ne se laissent pas dépasser par les hommes	17
Toutes les races sont égales, c'est une vérité incontournable	21

Mon Caractère Impartial

Tous les êtres de ce monde, pourvu qu'ils soient équilibrés, qu'ils ne s'offensent pas les uns les autres et qu'ils se respectent mutuellement, sont alors réellement égaux.

Quelle est la chose la plus précieuse en ce monde ? :
L'égalité.

Il y a de grandes et de petites nations, mais chacune possède sa dignité. Quand le président d'un grand pays vient en visite dans un petit pays, il est l'hôte d'honneur de ce dernier et vice versa. Entre un grand et un petit pays, le respect mutuel est un symbole d'égalité.

Dans le monde, vivent des Jaunes, des Blancs, des Noirs... Ces différentes « races » tiennent à des différences ancestrales, des liens de sang, des divergences historiques, des différences de culture, de mœurs et de langues. Si elles se respectent et se tolèrent mutuellement, leur personnalité doit être égale.

Bouddha est né en Inde à l'époque où la société était divisée par un système de castes rigide et il a courageusement déclaré : « les quatre castes sont égales », et « tous les êtres de la Terre sont dotés de la nature de Bouddha », et même encore aujourd'hui, aux yeux des hommes actuels, ces déclarations étaient et restent grandioses ! Ainsi, aux yeux de Bouddha, tous les êtres des quatre sortes de naissance et des neuf existences, sont égaux. Non seulement, tous les hommes sont égaux, mais de plus, tous les êtres sensibles doivent se respecter, se traiter avec égalité ; toutes les différences peuvent être unifiées, toutes les complications peuvent s'harmoniser. Car

tous les évènements de ce monde sont des produits conditionnels, c'est nous-mêmes qui voulons les discriminer et refusons de les comprendre. C'est pourquoi, apparaissent toutes ces manifestations d'inégalité.

Dans la société actuelle, il y a l'inégalité entre les forts et les faibles, les grands et les petits, les riches et les pauvres, les faits et les raisons, les hommes et les femmes, les sages et les sots... Le bouddhisme les résume en disant : « C'est parce que les hommes ont une vision erronée du moi, de l'autre et des êtres, que se manifestent toutes ces différences. Dès que l'on fait la différence, il n'y a plus d'égalité et s'élèvent des voix, naissent des disputes et des oppositions... En réalité, toutes ces inégalités sont issues de la discrimination : fondamentalement, tout le monde est de même essence et coexistant, tous les êtres sont identiques à Bouddha.

L'égalité dans le monde, c'est que chacun exerce son utilité

Dans le sūtra, une parabole dit :

Un jour, les yeux, les oreilles, le nez et la bouche se querellèrent : Les yeux déclenchèrent les troubles en disant : « Sur le visage

de l'homme, les yeux sont les plus utiles : il faut regarder pour connaître toutes les choses de ce monde et pour distinguer les couleurs. Les yeux sont les fenêtres de l'âme. Et ces yeux si importants demeurent en-dessous des sourcils qui ne servent à rien ! Nous ne pouvons vraiment pas l'admettre. »

Ensuite, le nez manifesta lui aussi son mécontentement : « Tout le monde a besoin du nez pour respirer : sans respiration, plus de vie. Ce nez si utile se trouve aussi en-dessous et laisse les sourcils pousser au-dessus ! Je veux, moi aussi, protester. »

Après les yeux et le nez, la bouche agita sa langue : « Sur le corps de l'homme, le plus utile doit être moi : la bouche. Je dois parler pour que vous puissiez comprendre et je dois manger pour que vous puissiez survivre. Cette bouche si utile se trouve aussi en-dessous et laisse les sourcils pousser au-dessus ! Moi aussi, je proteste ! »

Ainsi, tous protestaient contre les sourcils et voyant cela, ces derniers ne purent que dire : « Ne criez plus ! Je sais que je ne vous vaudrais pas et je veux bien me placer en-dessous de vous. » Aussi, ils se déplacèrent en dessous des yeux. Mais, le visage n'était plus celui

d'un homme, alors, ils descendirent sous le nez, et là non plus, ça n'allait pas du tout. Puis ils se mirent en-dessous de la bouche et c'était encore pire...

Les yeux, le nez et la bouche palabrèrent : « Tout à l'heure, nous affirmions que les sourcils ne doivent pas se trouver au-dessus de nous, et nous voulions qu'ils descendent en-dessous. Mais, quand ils sont en-dessous de nous, rien ne va ! Que faire ? » Ils se consultèrent et débattirent et finalement, ils décidèrent de laisser les sourcils revenir à leur place. On pense qu'ils sont inutiles, mais en réalité, leur grande utilité est de donner à l'homme son apparence.

L'égalité dans le monde, c'est que chacun exerce son utilité. Tous les êtres de ce monde, pourvu qu'ils soient équilibrés, qu'ils ne s'offensent pas les uns les autres et qu'ils se respectent mutuellement, sont alors réellement égaux.

Il faut respecter toutes les vies, car tous les êtres du dharmadhatu sont égaux

Hélas ! En ce monde, on comprend mal le sens de l'égalité :

Le chat veut manger la souris, cette dernière lui dit :

- Nous sommes tous des vies, comment peux-tu me manger ?
- Alors, je te laisse me manger, répond le chat.
- Comment oserais-je te manger ?
- Si tu n'oses pas me manger, c'est moi qui te mange : voilà qui est juste !

C'est ainsi que la souris est sacrifiée au nom de la justice. Quand l'homme mange de la viande, il dit, comme une évidence : « Ces animaux sont nés pour que nous les mangions. » Mais si les fauves des montagnes et des forêts venaient dans les villes pour manger les hommes en disant : « Les hommes sont nés pour que nous les mangions. »

Que dirait l'humanité ? Serait-ce au nom de l'égalité, ou de la justice ?

Les riches se nourrissent de mets recherchés et s'habillent de fines soieries. Les pauvres eux, ont du mal à se rassasier et à se réchauffer. Apparemment, il n'y a pas d'égalité. Cependant, en dignité humaine, elle est pareille pour tous. Tu es riche, tu voles en première classe, mais si je gagnais un prix, je pourrais faire la même chose. Peux-tu dire que je ne peux pas être en première classe parce que je suis pauvre ?

Ou encore, tu es riche, tu dépenses un million pour acheter une Rolls-Royce ; je suis pauvre, mais si j'avais de l'argent, je pourrais aussi acheter une Rolls-Royce d'un million, et la valeur de la voiture ne change pas pour celui qui est riche ou celui qui est pauvre !

Si tous les hommes de ce monde comprennent le vrai sens de l'égalité, s'entraiment et se regardent avec un cœur égal, le monde vivra réellement en paix ! Si l'on veut toujours faire la différence : fort/faible, grand/petit et riche/pauvre... comment pourra-t-on vivre paisiblement ensemble ?

Avant même ma renonciation, je possédais déjà un caractère qui me conduisait à traiter tous les êtres sur un pied d'égalité. Quand j'étais enfant, je trouvais injuste que, dans la maison, les hommes pouvaient prendre trois repas et que le chien n'en avait qu'un. Les insectes sont réputés nuisibles et dès que paraît un moustique, certains le tuent immédiatement. Je trouve personnellement que, supprimer une vie pour une petite piqûre, est une punition trop injuste ! Un proverbe dit : « Le Ciel a la vertu d'épargner la vie », il faut apprendre à respecter la vie car tous les êtres du dharmadhatu sont originellement égaux. Ce faisant, on sera prêt pour une véritable égalité.

Au sens large, toutes les vies de l'univers coexistent

Un jour, j'ai vu le reportage animalier d'une chaîne de télévision occidentale : A la mort d'une tigresse, un chien a pris en charge les cinq bébés-tigres que la mère avait laissés derrière elle. Depuis des années, à part un qui s'est noyé en traversant un gué, les quatre autres ont ainsi été élevés par ce chien. Ce genre d'affection existe dans le monde des animaux, pourquoi n'existe-t-il pas, *a fortiori*, chez les hommes ?

Les anciens disaient : « Qui ose dire que la vie des animaux est insignifiante ? Ils ont les mêmes os, chair et peau que nous ! ». Savoir respecter la valeur de toute vie et comprendre que ces vies y compris la mienne, la tienne et la sienne, ne sont pas différentes : telle est la véritable égalité.

Quand j'étais jeune, j'ai appris un peu de biologie : Toute matière vivante subit les phénomènes de naissance, de reproduction et d'extinction. Nous ne mangeons pas de viande ni de poisson parce que, comme nous, les animaux suivent ce cycle de naissance, reproduction et extinction. Cependant, la question se pose pour les légumes et les fruits, qui présentent aussi des phénomènes de naissance, reproduction et extinction et que l'on mange

pourtant. J'ai souvent posé la question et personne n'a pu me donner une réponse satisfaisante.

Plus tard, je me suis rendu compte peu à peu, de la différence entre les animaux et les plantes : elle tient à l'existence de la conscience. Les animaux possèdent une conscience, ils se rendent compte du danger, ils ressentent la frayeur et la peine, c'est pourquoi, on ne doit pas les tuer et les manger. Les plantes, par contre, ne possèdent pas de conscience : leur naissance, reproduction et extinction ne sont que des réactions de fonctionnement physique. C'est pourquoi, la Vie, dont parle le bouddhisme, débute par la conscience.

Depuis des dizaines d'années, je pense que le mot Vie a un sens large et un sens restreint. Au sens restreint, la vie est représentée par les animaux et les plantes cités ci-dessus, distingués par l'existence ou non, de la conscience. Au sens large, elle englobe toutes les existences de l'univers. Nous devons faire le grand vœu de permettre à tous les êtres de l'univers, de coexister en toute égalité.

J'ai souvent été invité à présider des cérémonies de prise de refuge auprès des Trois Joyaux. Depuis toutes ces années, plus d'un million d'adeptes y sont venus. Cependant, je n'ai jamais osé leur dire que j'étais leur maître. Je leur ai dit : « C'est auprès des Trois Joyaux que vous prenez refuge ; c'est au bouddhisme que vous accordez votre foi :

Je ne suis là que pour en témoigner. Quant à mes disciples monastiques qui sont plus d'un millier, pour moi, nous sommes à 30% maître et disciples et à 70%, condisciples. Certains disciples sont doués en musique et leurs chants et hymnes sont bien meilleurs que les miens et ceci est valable pour les arts, comme la peinture et la calligraphie ou encore les langues étrangères... je ne peux les égaler. C'est pourquoi, tout le monde a ses spécialités, on ne peut mépriser les défauts des autres à cause de ses qualités personnelles. Qualités et défauts, chacun les exerce à juste titre.

Pour accomplir la Voie bouddhique, il n'y a pas de différence entre homme et femme

Hélas ! Il reste très difficile pour l'humanité, d'établir les notions d'égalité. Dans la société chinoise ancienne, un homme pouvait avoir plusieurs femmes et concubines et cela paraissait tout à fait normal ; par contre, la femme ne pouvait avoir qu'un homme dans sa vie. L'Impératrice Wu Zhetian était en fait une souveraine très compétente, mais parce qu'elle était une femme, elle fut souvent injustement critiquée et injuriée...

Dès la création du monastère Fo Guang Shan, j'ai préconisé l'égalité des sexes.

Dans le bouddhisme traditionnel, les hommes se mettent devant, et les femmes, à l'arrière ; ou, les hommes au centre, les femmes sur les côtés. Dans mon concept, il ne doit pas en être ainsi. C'est pourquoi, dans la communauté monastique de Fo Guang Shan, que ce soit pour les services religieux ou au réfectoire, les hommes sont à droite et les femmes à gauche : chacun a son côté, sans devant ni derrière. Ainsi, ne sont-ils pas tous égaux ?

Il ne m'a pas été facile de promouvoir ce genre de concept. Au début, quand les adeptes apportaient des fruits en offrande aux bouddhas, je demandais : « Après l'offrande, à qui allons-nous distribuer ces fruits ? » Certains disciples masculins s'empresaient de répondre : « A nous les hommes » et ce complexe de supériorité des disciples masculins, je ne l'approuvais pas du tout ! De même, chaque fois que l'on avait construit un nouveau bâtiment, ils disaient immédiatement : « Laissez-nous l'occuper d'abord ! » Pour quelles raisons se croyaient-ils supérieurs ? En fait, la plupart des mérites et des frais de travaux de ce nouveau bâtiment était due aux dons des adeptes féminins. Comment pouvaient-ils à ce point manquer de respect envers les disciples féminins ?

En Occident, on traite les femmes comme des anges et des déesses de la paix : les gentlemen doivent leur céder le passage et leur faire place.

Dans les rites sociaux internationaux, lors des rencontres, les hommes doivent attendre que les femmes tendent d'abord leur main. Tous les avantages sont réservés d'abord aux femmes et, en cas de danger, les hommes doivent laisser passer d'abord les femmes et les enfants... Tout ceci montre bien leur respect des droits des femmes.

Malheureusement, les Chinois, eux, considèrent les femmes comme des tigresses, des causes de malheur, des météorites... et si elles sont belles, on les traite de fleurs vénéneuses. Depuis des milliers d'années, ce sont là, les propos péjoratifs que les hommes ont assenés aux femmes et, dans le bouddhisme traditionnel, si tu n'observais pas les préceptes, on ne te condamnait pas, mais il suffisait que tu aies quelque fréquentation avec les dames et c'était alors dénoncé comme une énorme souillure... la plus vile des conduites !

Quand un couple arrivait dans une pagode, le maître chargé de l'accueil emmenait immédiatement le mari dans le salon de l'est pendant que son épouse était conduite dans le salon de l'ouest... Pourtant Bouddha lui-même autorise les actes conjugaux légaux : pourquoi vouloir absolument séparer les couples ?

Pour moi, les hommes comme les femmes, peuvent accéder à l'éveil. Comme disait le vénérable maître Yinshun dans son livre : *Les idées générales du bouddhisme*, en citant les paroles de Bouddha dans

les *Agama-sūtra* : « Les quatre castes sont égales : il n'y a pas de distinction de meilleur ou de pire. » Ainsi, que ce soit par les ressources financières, par la loi, par la politique, par la morale et la vertu, par la naissance, par la loi de rétribution due aux karmas ou de libération due à la pratique... les quatre castes sont parfaitement égales. Les quatre castes ne sont que des conventions sociales : pour l'accomplissement de la Voie bouddhique et la libération de la sagesse, les hommes et les femmes ne sont pas différents.

De même quand nous vénérons les bouddhas, nous ne distinguons pas s'ils sont masculins ou féminins et il en va de même pour les bodhisattvas. Aussi, pourquoi vouloir mépriser le sexe féminin ? Ainsi en va-t-il pour Avalokiteśvara : est-ce un homme ? Est-ce une femme ?...

Si c'est un homme, comment et pourquoi prend-il l'apparence féminine ? Si c'est une femme, pourquoi les grands *upādhyāya* et les grands bhiksus sont-ils tous en train de la vénérer ?... Parce que c'est un bodhisattva, on ne fait pas la différence.

Le respect vient du cœur, non à cause du genre

Tout au début de la création de Fo Guang Shan, j'ai connu un sous-officier de l'armée de l'air qui, à cause

du salaire modeste des militaires, ne parvenait pas à élever ses cinq enfants. A l'époque, nous venions de créer l'orphelinat et il est venu pour me confier sa progéniture. Une ou deux années plus tard, il se fit bonze (j'ignore où), et il vint à Fo Guang Shan pour rendre visite à ses enfants, revêtu de l'habit monastique.

C'était une chose tout à fait normale et nous le respections. Mais, lorsque je le reçus, il me dit : « Vénérable Hsing Yun ! Je dois vous le dire : Vos bhiksunis Tzu Hui et Tzu jung... ne me vénèrent pas quand elles me voient. N'est-ce pas une infraction aux Huit Garudhammas ? »

Je n'approuvais pas du tout ce genre de propos et je lui dis : « Les vénérables Tzu Hui et Tzu Jung ont fait leurs études au Japon, et elles sont entrées dans le bouddhisme il y a presque vingt ans. Elles peuvent, aujourd'hui, être considérées comme de grandes bhiksunis. Toi, tu viens de te faire bonze, et tu voudrais qu'elles te vénèrent ? Je ne pense pas que ce soit bien raisonnable ! »

Ceci me fit penser qu'en effet, il y a de grands bhiksus d'esprit ouvert dans le bouddhisme, mais il y a aussi des débutants vaniteux qui ne méritent vraiment pas d'être admirés. De plus, le respect doit venir du consentement et de la sincérité de l'autre, et non pas nous-mêmes qui demanderions aux autres de nous respecter.

Quand je repense à toutes les étapes de propagation du Dharma durant ma vie, je me souviens qu'à mon arrivée à Taïwan, je voyais toujours les bhiksunis en train de cuisiner ou de préparer le thé et les laïcs, faire des travaux de nettoyage. A l'époque, je trouvais cela très bizarre, et je me demandais pourquoi elles étaient cantonnées dans des rôles secondaires...

Les bhiksunis ont écrit une nouvelle page dans l'Histoire de la propagation du bouddhisme

Plus tard, j'ai bâti Fo Guang Shan, et continué sans relâche à mettre en pratique le dogme de l'égalité et à encourager les femmes, monastiques et laïques, à participer à toutes les activités bouddhistes. Beaucoup se moquaient de moi en m'appelant « le capitaine de l'équipe féminine », mais je n'y prêtais pas attention. Heureusement, ces bhiksunis étaient très combattives et elles ont écrit de nombreuses pages dans le livre de la propagation du bouddhisme : « La Grande Encyclopédie Fo Guang », « Le Tripitaka Fo Guang », « La Grande Encyclopédie des illustrations de l'art bouddhiste mondial », etc. ont tous été compilés par des groupes de bhiksunis. De plus, nombreuses sont celles qui donnent des cours dans les universités et les écoles secondaires et celles

qui travaillent dans des établissements spécialisés : journaux, chaînes de télévision, groupes d'études, prisons, etc.

En réalité, dans l'Histoire, les bhiksunis célèbres ne sont pas rares : Khema – première érudite et sage, Uppalavannā – première pour les pouvoirs surnaturels à l'époque de Bouddha. Après la transmission du bouddhisme en Chine, la bhiksuni Jingjian de la pagode Zhulin, à Xuzhou de Jiangsu, créa la première communauté moniale chinoise ; la bhiksuni Daoji du Mont Baïque, à Huzhou de Zhejiang, était la fille de l'empereur Liang Wudi et la disciple du patriarche Bodhidharma, corroborée par ce dernier qui lui dit : « Tu as obtenu ma chair ».

En avril de cette année (2015), le vénérable Yinke de la pagode Fahua de Huzhou a construit un stupa pour rendre hommage à cette bhiksuni dont le corps était resté intact jusqu'à nos jours. Il m'a invité à présider la cérémonie de pose de la première pierre et j'ai accepté avec plaisir. Tous les hauts fonctionnaires de la région y étaient présents et ce fut aussi un honneur pour les bhiksunis de Chine continentale. Comme elle a été considérée comme un avatar de l'Avalokiteśvara, j'ai écrit la gāthā suivante : « Dharani Bhiksuni, avatar d'Avalokiteśvara, dans la salle du corps authentique reconstruite, protège les hommes du monde ! »

C'est pour rendre hommage à toutes ces remarquables bhiksunis, que j'ai décidé de présenter parmi les dix huit statues d'arhats trois arhats féminins, sur les deux côtés de la Place Bodhi du Mémorial de Bouddha. En réalité, à l'époque de Bouddha, les femmes qui accédèrent au stade d'arhats étaient bien plus de mille !

Un journaliste m'a demandé un jour : « Grand maître, il semble que vos disciples féminins sont bien plus nombreux que vos disciples masculins ? » Je lui ai répondu avec humour : « Je n'ai pas vu d'hommes, ni de femmes. Je n'ai vu que des monastiques et les vérités de Bouddha. »

Patriotes et protectrices du bouddhisme, les femmes ne se laissent pas dépasser par les hommes

Dans le bouddhisme, entre les monastiques et les laïcs, il y a des différences d'aspect physique, mais aucune sur leur nature de Bouddha. C'est pourquoi, je le dis aussi : « Fo Guang Shan est un bien commun aux quatre catégories de disciples ; les monastiques et les laïcs sont égaux ». Dans les collèges que j'ai créés, tous les hommes et femmes qui ont l'intention d'apprendre le bouddhisme – monastiques ou laïques – peuvent participer et jouissent des mêmes

droits et avantages. Je dis aussi aux membres de la BLIA : « Les deux communautés – monastique et laïque – sont comme les deux bras de l'homme et les deux ailes de l'oiseau : vous devez tous, prendre en charge la responsabilité de propager le Dharma et en faire bénéficier tous les êtres. » Mme Sun-Zhang Qingyang, notre contemporaine, a refusé l'invitation de la Première-dame Tchang-Song Mailing, de se rallier au protestantisme et, toute sa vie, elle a défendu et protégé le bouddhisme en y mettant toute son énergie. C'est elle qui a vendu ses bijoux pour faire venir du Japon, le premier exemplaire du Tripitaka Taishō de Taïwan, afin de pouvoir le réimprimer et le diffuser. Après sa mort, ses cendres ont été déposées à Fo Guang Shan et, en signe de respect, nous lui avons érigé un stupa. C'était une femme, mais son courage à défendre le bouddhisme était exceptionnel.

Et dans la civilisation chinoise, les femmes ne se sont jamais montrées inférieures aux hommes. Ainsi, dans les *Textes se rapportant aux Royaumes Combattants*, il est dit :

La reine des Zhao – Zhao Weihou ayant accédé au trône, le roi des Qi envoya un diplomate pour la féliciter. En voyant le messager, elle lui demanda : « Comment sont les revenus des impôts de votre royaume ? Est-ce

que le peuple vit dans le bonheur, la joie et la paix ? Votre souverain jouit-il d'une bonne santé ? »

Très mécontent, l'agent de Qi s'exclama : « Comment pouvez-vous mettre notre souverain en dernier lieu : d'abord les humbles puis les nobles, est-ce possible ? » La reine Zhao Weihou répondit : « C'est bien naturel ! Sans les revenus, comment le peuple peut-il vivre heureux ? Et sans le peuple, d'où vient le souverain ? Les questions que je vous ai posées sont bien dans l'ordre et je n'ai fait aucune erreur. »

Il y a plus de deux mille ans, en Chine les femmes cultivaient déjà ces idées de démocratie et d'égalité... Comment les hommes auraient-ils pu ne pas se sentir honteux ? Dans la mythologie chinoise, il est conté que le démiurge Pangu a formé le monde en ordonnant le chaos originel et que Nüwa, la sœur puinée de Fuxi a fait fondre les pierres pour raccommoder le ciel. N'est-ce pas dire que l'homme et la femme ont, tous les deux, contribué à la création du monde ? Dans le *Sūtra du Lotus*, la jeune Nāgakanyā est devenue bouddha à l'âge de huit ans, la jeune Sumati-dārikā a prêché le dharma et reçu la révérence du bodhisattva Manjusri, maître des sept anciens bouddhas.

Dans le *Sūtra de l'Ornementation fleurie*, Sudhana a rendu visite aux cinquante-trois *Kalyāṇamitra*, dont plusieurs étaient des femmes possédant une merveilleuse compréhension du Dharma.

Et dans l'Histoire, il ne manque pas d'héroïnes dévouées au Pays et à la religion. A l'époque de Bouddha, Mallika, épouse du roi Prasenajit, a transformé le palais royal en centre de culte pour prêcher le Dharma et promouvoir le bouddhisme, et participé aux activités populaires. La reine Śrīmālādevī promut l'éducation pour former les jeunes pousses et donner lecture du Dharma du Mahayana. Le Roi Asoka envoya sa fille Sanghamida au Sri Lanka, pour entrer en religion et créer la communauté des bhiksunis, exerçant ainsi une forte influence sur le bouddhisme sri-lankais. La princesse Wencheng, de la dynastie Tang, était une bouddhiste fervente : envoyée pour se marier au Tibet, elle y a répandu la culture de la dynastie Tang. L'empereur Zhu Yuanzhang de la dynastie Ming étant devenu violent à la fin de sa vie, voulut tuer de nombreux sujets innocents et c'est grâce à son épouse : la reine Ma (qui était une grande bouddhiste), que plusieurs emprisonnements injustes ont pu être évités. Toutes ces femmes éminentes et leurs contributions ont écrit des pages historiques. Comment pourrions-nous les traiter avec mépris et les considérer comme inférieures aux hommes ?

Toutes les races sont égales, c'est une vérité incontournable

Dans la société actuelle, l'égalité des sexes devrait être une règle intangible. La Reine Elisabeth d'Angleterre, la Première ministre allemande Angela Merkel, la Secrétaire d'Etat américaine Hilary Clinton, la Présidente coréenne Park Geun-hye, la Secrétaire générale de la Ligue nationale pour la démocratie en Birmanie Aung San Suu Kyi... sont toutes des femmes éminentes qui égalent les autres leaders du monde. Et Cai Yingwen, Hong Xiuzhu, Lü Xiulian, Chen Jü, Huang Zhaoshun... de notre Taïwan, ne se laissent pas non plus dépasser par les hommes !

Dans son livre *Recueil complet Yinbingshi*, M. Liang Qichao a spécialement mentionné que s'il croyait au bouddhisme, c'est parce que dans les doctrines du bouddhisme, il y a six points qui suscitent son admiration. Et l'un d'eux est : « La croyance du bouddhisme, c'est l'égalité et non la discrimination ». Jusqu'à maintenant, ces femmes éminentes continuent à consacrer leur vie au Dharma, à la Voie, à la société et à la nation. Comment pouvons-nous continuer à vivre dans les principes rétrogrades du passé ? Nous devons comprendre la vérité des paroles de Bouddha quand

il parlait de l'égalité des sexes et des races et surtout, ne pas aller contre.

C'est pourquoi, quand je constate que, dans le bouddhisme, on trouve encore des monastiques orgueilleux qui se disent supérieurs aux laïcs ou aux femmes, je pense que ce sont des propos et des pensées arriérés et ignobles, qui ne devraient plus exister.

Dans le *Sūtra du Diamant*, il est dit : « ne pas s'attacher à l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres*, du *temps* » ; allons-nous nous attacher à l'apparence et en concevoir du mépris ? Bouddha nous a dit aussi : « Toutes les sortes d'êtres, qu'ils soient nés d'un œuf, d'une matrice, de la moisissure ou même spontanément, je les conduis vers le *Nirupadhisesa nirvāna*, pour les libérer de leurs afflictions. En libérant ainsi les innombrables êtres, en réalité, aucun être n'a été libéré... »

Ce fragment de texte, nous, disciples bouddhistes, devons vraiment bien le méditer, et en toute sincérité !

Fo Guang Shan

International Translation Center

Fo Guang Shan International Translation Center se consacre à la traduction et la diffusion des traductions de qualité des textes bouddhistes classiques ainsi que des œuvres des enseignants et érudits bouddhistes contemporains. Nous préconisons le bouddhisme humaniste et promouvons l'écriture bouddhiste qui est accessible, axée sur la communauté, et adaptée à la vie quotidienne. Sur le site FGSITC.org, vous pouvez parcourir l'ensemble de nos publications, les lire en ligne et même les télécharger gratuitement, ainsi que demander des copies imprimées pour vous ou pour votre organisation.